

Apologie de la surface parisienne Entretien avec Thomas Clerc

Numéro 230, janvier–février 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61789ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(2010). Apologie de la surface parisienne : entretien avec Thomas Clerc. *Spirale*, (230), 37–39.

Apologie de la surface parisienne

Entretien avec Thomas Clerc

PROPOS RECUEILLIS PAR MARCEL OLSGAMP

Thomas Clerc est écrivain et maître de conférence à l'Université Paris X-Nanterre; il est l'auteur, entre autres, d'un essai à caractère biographique, Maurice Sachs, le désœuvré (Allia, 2005). En 2004, il se lançait dans une vaste entreprise littéraire basée sur une exploration systématique de chacune des rues de chacun des arrondissements parisiens. Le premier « chapitre » de cette œuvre ambitieuse — dont le titre général est Paris, musée du XXI^e siècle — est paru chez Gallimard en 2007; il était consacré au 10^e arrondissement.

Dans cet entretien, Thomas Clerc nous parle de la genèse de son projet, de sa structure générale et de son développement futur.

SPIRALE — Le programme qui se trouve à l'origine de *Paris, musée du XXI^e siècle* est proprement colossal; vous n'êtes pas certain, dites-vous, de pouvoir le réaliser dans sa totalité. Vous écrivez d'ailleurs : « *la difficulté de cette odysée documentaire me fait sentir mes propres limites, que le stimulus du projet met sans cesse au défi* ». Comment — et pourquoi — vous êtes-vous lancé dans cette entreprise unique en son genre ?

THOMAS CLERC — Je vais d'abord vous faire une réponse anecdotique. Étant un pur Parisien, je n'ai presque jamais quitté ma ville, j'y ai toujours vécu, j'ai toujours considéré Paris comme un territoire que je connaissais en partie mais dont certains secteurs m'étaient — me sont encore, d'ailleurs — assez étrangers. J'aime beaucoup l'idée que l'on puisse explorer ce qui nous est proche, car pour moi la proximité, à certaines conditions, peut être vécue comme une sorte de lointain. Sur ce plan, Paris est un univers proprement infini. *Paris, musée du XXI^e siècle* représente aussi, pour moi, une tentative pour ne pas m'accommoder d'une connaissance superficielle de mon environnement. Je me suis astreint à jouer le jeu de l'explorateur; en me plongeant dans la ville que je connaissais le mieux au monde, j'ai fait d'étonnantes découvertes.

SPIRALE — Si j'ai bien compris, l'origine de cette expérience remonte à 1984, au moment où, avec un de vos amis, vous aviez entrepris, un peu au hasard, d'explorer un coin de la capitale qui vous était inconnu.

THOMAS CLERC — C'est effectivement un projet qui remonte à ma toute jeunesse, lorsque j'avais décidé d'arpenter un quartier assez excentré, celui des Buttes-Chaumont. Avec cet ami nous avions « démarché » un certain nombre de rues du 19^e arrondissement. J'étais alors intéressé par le fait que, dans une ville de taille assez grande — mais qui n'est pas non plus une mégalopole —, il y a des secteurs entiers qui nous sont étrangers; les sociologues ont clairement montré, d'ailleurs, comment certains citadins, qui habitent dans tel quartier, ne se rendent jamais dans tel autre et inversement. Je voulais abolir, en quelque sorte, l'endroit auquel j'étais en partie assigné.

SPIRALE — Vingt ans plus tard, au moment d'entreprendre la première étape de votre « odysée » dans le 10^e arrondissement, aviez-vous des modèles à l'esprit ?

THOMAS CLERC — Évidemment, je ne suis pas le premier essayiste à avoir écrit

sur Paris! Cependant, je me suis rendu compte qu'il n'existait pas de projet véritablement *totalisant* comme le mien, une déambulation essentiellement subjective dans la ville comme celle que je voulais faire. Il y avait bien les ouvrages de Maxime Du Camp au XIX^e siècle, mais ces travaux sont plutôt documentaires et assez peu littéraires. J'ai découvert assez vite aussi que la description exhaustive d'un arrondissement n'avait pas encore été tentée. Si on prend par exemple *Le piéton de Paris*, de Léon-Paul Fargue, on s'aperçoit que cet ouvrage comporte une simple évocation de la ville à travers quelques-uns de ses quartiers; le tout demeure assez superficiel et ne vise pas à l'exhaustivité. Par ailleurs, Fargue, comme beaucoup d'autres promeneurs, a tendance à privilégier quelques lieux seulement; en ce sens, on peut dire que Paris a un devenir de *ville-musée*: ce sont toujours les mêmes quartiers archiconnus qui sont fréquentés par les écrivains. C'est précisément pour cette raison que j'ai entrepris de décrire le 10^e arrondissement, dans lequel je vis: il n'a pas d'intérêt objectif évident.

SPIRALE — Votre quartier, très industriel, est pourtant une sorte de laboratoire social: « *Dans ma rue se joue en direct le spectacle des mutations économiques mondiales* », écrivez-vous. Par

certain côtés, votre livre peut aussi faire penser à la *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* de Georges Perec.

THOMAS CLERC — Cette expérience, qui visait à dresser l'inventaire exhaustif d'un espace urbain, était en effet très séduisante. Mais Perec se posait uniquement en spectateur : pour rédiger son livre, il s'est assis à une table du Café Saint-Sulpice durant trois journées consécutives. Moi, ce qui me plaisait plutôt, c'était d'arpenter les rues, de marcher. C'est une activité que je trouve extrêmement libératrice.

SPIRALE — Votre livre contient d'ailleurs de très beaux passages où l'on perçoit le côté fraternel, profondément humain de la marche : « Lorsque j'étais abattu, las de ruminer chez moi, je sortais goûter le spectacle réparateur de la rue, et sa variété de visages me soufflait : "Il est des nôtres" ».

THOMAS CLERC — Nietzsche a écrit quelque part que les grandes pensées ne nous viennent qu'en marchant. C'est une affirmation qui me semble très juste : on sort aussi dans la rue pour rompre la solitude de l'écrivain, qui finalement est toujours chez lui à écrire devant son ordinateur. Il y a quelque chose de profondément ingrat dans cette activité solitaire.

SPIRALE — On a l'impression que *Paris, musée du xx^e siècle* est le résultat d'une série de *dérives* autant physiques qu'intellectuelles. Est-ce voulu ?

THOMAS CLERC — Vu sous un certain angle, on peut dire que ce livre est très structuré : il y a, d'une part, ces 155 lieux du 10^e arrondissement — rues, boulevards, jardins, squares, passages, impasses — que j'ai empruntés de façon méthodique et qui me permettent de créer un canevas, de fixer une limite à ce qui aurait pu n'avoir pas de fin. D'autre part, cette structure présente de nombreuses variations, notamment des associations d'idées que vous qualifiez d'intellectuelles mais que je dirais *perceptuelles*. La notion de *dérive* est très juste, on peut même la concevoir comme une méthode d'écriture : je regarde un immeuble du boulevard de Bonne-Nouvelle, je me concentre sur une anecdote qui lui est reliée ou sur un

détail architectural, et ce détail renvoie à son tour à des souvenirs, à des pensées familières ou à des projets de ville future. Bref, ce principe de la *dérive* est tout simplement celui de la marche ; j'ai essayé de me laisser dériver de la même manière qu'un promeneur.

SPIRALE — C'est une attitude qui rappelle irrésistiblement celle de Guy Debord.

THOMAS CLERC — Oui, la pensée situationniste représente une autre influence majeure pour moi, surtout à travers son souci de ne pas *contrôler*, de se mettre dans un état de réceptivité totale. Il faut savoir s'approprier la ville comme Debord le faisait, car une grande liberté s'empare de l'écriture dès qu'on se laisse posséder par son propre habitat urbain.

SPIRALE — Comment avez-vous abordé la première étape de votre travail — celle de la documentation ?

THOMAS CLERC — En gros, mon expérience comportait trois démarches distinctes : la documentation, l'expérimentation *in situ* et l'écriture. Ces trois mouvements ne se déroulaient pas forcément de manière chronologique : ils étaient très souvent entremêlés durant le processus d'élaboration du livre. En ce qui concerne la documentation, j'ai d'abord voulu savoir, bien entendu, ce qui avait été écrit sur Paris avant moi. Je voulais prendre mon sujet au sérieux et lui donner une certaine dimension didactique. J'ai lu des ouvrages appartenant à tous les genres : de la sociologie, des romans, de l'urbanisme, etc. J'ai parcouru des monographies historiques, beaucoup d'essais philosophiques sur la ville ; je me suis aussi appuyé sur des ouvrages fondamentaux, comme le *Dictionnaire historique des rues de Paris* de Jacques Hillairet. J'ai aussi été influencé par l'art contemporain, qui m'a donné beaucoup de clés pour comprendre la vie de la cité sous un autre angle. Bref je me suis plongé avec grand plaisir dans la documentation. Comme j'ai l'intention d'explorer d'autres arrondissements, j'ai parfois été pris d'un véritable vertige devant l'abondance du matériau. Quand cela m'arrivait, je fermais mes bouquins, je sortais, je « marchais » une rue, je me perdais dans la foule.

SPIRALE — Le système de « bornes » que vous avez adopté pour classer les différentes catégories d'information me semble intéressant à plus d'un titre. Par exemple, sous la rubrique « Tactique », vous déplorez le fait qu'on ait « *concentré les habitants par ghettos, en édifiant sciemment un apartheid mou qui vient nourrir les faits divers* » ; contre cette séparation « horizontale » entre les quartiers, vous préconisez « *le retour à la répartition verticale du xviii^e siècle, interne à l'immeuble* ». Mine de rien, vous donnez une foule de renseignements inédits et le lecteur a accès à tout un savoir étonnant que seul un vrai Parisien pouvait lui fournir. Comment avez-vous conçu cette organisation du texte ?

THOMAS CLERC — Ces bornes, ce sont les différentes strates qui ponctuent le « récit » ; le concept m'en est venu progressivement. Au début, je captais tout en arpentant la ville, je notais des choses au hasard, et puis au fur et à mesure j'ai découvert que plusieurs éléments revenaient de façon cyclique, que plusieurs phénomènes se reproduisaient à intervalles réguliers. Par exemple, je me suis aperçu que si on déambule dans les rues à une vitesse inférieure à la moyenne, on entre forcément en contact avec des étrangers ; c'est un phénomène tout à fait étonnant. J'ai alors décidé d'inscrire, sous une catégorie intitulée « Contact », la description de ces rencontres. Comme vous le savez, j'ai aussi créé une rubrique « AFS » — « À faire sauter » — pour décrire les immeubles qui me semblaient particulièrement horribles, etc. Je me suis dit que ces éléments répétitifs contribueraient à *rythmer* le récit : sans un minimum de structuration du texte, il me semblait en effet que le lecteur risquait de se noyer dans ce déluge d'informations. Ces éléments de texte veulent donner le sentiment qu'il y a vraiment une *expérience* derrière mes déambulations, car l'expérience (au sens scientifique du terme) ne peut pas être totalement inédite ; elle est nécessairement répétitive — au moins en partie.

SPIRALE — Pour organiser la matière de votre livre, vous avez tout bonnement opté, en plus du système des bornes, pour l'ordre alphabétique des noms de rues « *qui guide et qui déroute* ». Rien de plus artificiel, de prime abord, ni de moins inspirant ! Et pourtant, on a l'impression de

lire un seul grand récit et d'être emporté dans une seule grande coulée tumultueuse. Le mouvement de la lecture s'apparente, ici aussi, à la déambulation elle-même.

THOMAS CLERC — Techniquement, stylistiquement, c'est bien le résultat auquel je souhaitais parvenir, mais j'ai eu beaucoup de mal à mettre au point ce rythme, cette coulée. Au début, pendant la période de gestation, je me contentais de décrire les choses, je ne savais pas comment les relier entre elles. Peu à peu, une sorte de forme s'est imposée. Je me suis vite rendu compte que l'impact serait plus fort s'il y avait une continuité. Et puis j'ai eu cette idée : on entre dans le texte comme on descend dans la rue et il faut qu'on y reste, qu'on soit emporté comme par le flot des passants. Bien sûr,

THOMAS CLERC — Il y a beaucoup de façons d'entrer dans ce livre. On peut très bien n'avoir jamais mis les pieds dans le 10^e arrondissement et apprécier « mon » *Dixième arrondissement*, dans la mesure où il fonctionne comme une sorte de modèle pour les villes européennes. Pour un habitant de Los Angeles, l'expérience sera sans doute très différente : il y trouvera une forme d'altérité.

SPIRALE — En terminant, le titre de votre essai fait naturellement penser à *Paris, capitale du XIX^e siècle*. Vous réclamez-vous de Walter Benjamin ?

THOMAS CLERC — C'est une sorte d'hommage, en effet, même si mon livre est très différent. D'abord, je n'ai pas la puissance conceptuelle de Benjamin : dans mon

ture, en quelque sorte ! —, ou bien elle s'ouvre, elle s'agrandit et retrouve son caractère terriblement vivant. Voilà, en somme, le rapport qu'on peut faire avec Walter Benjamin : que doit-on faire de Paris au XXI^e siècle ?

SPIRALE — Vous écrivez à ce propos : « *L'absence de plan d'élargissement signe la timidité de l'époque, il suffit pourtant de vouloir Paris au XIX^e siècle alors qu'on se recroqueville sur "le centre", notion anti-parisienne* ».

THOMAS CLERC — Oui, je suis favorable à ce qu'il est convenu d'appeler le « Grand Paris ». Ce mouvement favorise l'extension des frontières parisiennes de l'autre côté du boulevard périphérique. Historiquement, Paris s'est toujours agrandi ; or, le Paris *intra muros* que nous connaissons, celui des vingt arrondissements, étouffe un peu et il s'est embourgeoisé. L'extension de ses frontières créerait des espaces neufs et permettrait d'intégrer de nouvelles populations à la capitale. Il faudrait une ambition très forte (malheureusement nos hommes politiques en sont dépourvus) d'intégration de zones qui sont vraiment à exploiter. Ce serait là un vrai projet d'avenir, une véritable ambition pour Paris. Cette ouverture permettrait d'accueillir des gens qui sont actuellement relégués au pourtour de la ville. Ce serait une manière de décloisonner les groupes et les communautés.

SPIRALE — Si je vous dis que votre livre est une leçon d'optimisme, comment réagissez-vous ?

THOMAS CLERC — Ça me fait plaisir parce que la littérature, comme Paris, est trop souvent du côté de la mélancolie. Très souvent la description de Paris est faite en termes nostalgiques, « *sur le mode d'Amélie Poulain* », comme la chose est formulée dans mon essai. Il faut absolument dissiper cette illusion. La plupart des livres sur Paris — ceux de Fargue, par exemple — offrent une vision mélancolique. C'est toujours le Paris d'hier. Or pour moi ce qui compte c'est le Paris de demain, et c'est à chacun de le fabriquer. C'est pour ça qu'on peut voir une forme d'optimisme dans mon *Dixième arrondissement* : chacun peut s'emparer d'une rue et regarder ce qui s'y joue.

... j'avais en tête une sorte d'apologie de la surface qui me permettrait de glisser d'un objet à un autre tout en favorisant le dynamisme de la lecture.

j'avais toujours cette crainte que le lecteur soit submergé par la multitude des informations disparates. Mais après tout, je me suis dit qu'il pouvait toujours s'arrêter, prendre comme moi une rue de traverse. De cette manière, on peut ouvrir *Paris, musée du XIX^e siècle* où on veut ; il y a plusieurs portes d'entrée.

Comme je l'ai dit, mon but n'était pas d'approfondir les connaissances : au contraire, j'avais en tête une sorte d'apologie de la surface qui me permettrait de glisser d'un objet à un autre tout en favorisant le dynamisme de la lecture. Lorsque je m'arrête devant la gare du Nord ou sur le quai de Jemmapes, il n'est pas question pour moi de faire du Balzac ou de raconter toute l'histoire du lieu. Parfois j'effectue de petites vues en coupe, pour donner quelques assises ; mais je voulais rester dans une certaine horizontalité qui permet un rythme.

SPIRALE — Comment aimeriez-vous qu'on lise votre ouvrage ? Quel usage voudriez-vous qu'on en fasse ?

entreprise, la philosophie est assez secondaire. Je suis fasciné par son projet d'élever un monument fragmentaire à Paris, son fantasme d'un livre entièrement fait de citations ; c'est assez bouleversant. Je voulais rendre hommage à cette entreprise de « fragmentation » dans la mesure où mon livre est lui aussi composé de pièces qui se succèdent sans continuité apparente.

Benjamin pensait que Paris était la capitale du XIX^e siècle ; c'est certainement vrai, mais moi je m'inscris plutôt dans une problématique où l'on se demande ce que sera Paris au XXI^e siècle. Nous ne le savons pas encore. Le terme « musée » est très ambigu : on peut en déduire que Paris est une « ville-musée », mais ça peut vouloir dire aussi que Paris est une ville qui regorge de beautés que nous n'avons pas encore apprises à voir. En bref, ce musée peut très bien être orienté vers l'avenir ; à mon avis, c'est le plus grand défi que Paris devra relever au XXI^e siècle. Ou bien la ville se fige sur la notion conventionnelle de musée — elle devient un Disney de la cul-